

Il y a urgence à agir pour la biodiversité

Anne Larigauderie, secrétaire exécutive de l'IPBES

ENVIRONNEMENT L'AN PROCHAIN, LA COMMUNAUTÉ INTERNATIONALE FIXERA LES OBJECTIFS DE PROTECTION DE LA DIVERSITÉ DU VIVANT

Le Journal du Dimanche - dimanche 29 décembre 2019

<https://sfrpresse.sfr.fr/article/92859b32-a74b-4819-9f11-ac0e40716b30>

C'est en Chine, à Kunming, que se tiendra en octobre la COP15 de la Convention sur la diversité biologique. Le défi est de taille puisqu'il s'agit de fixer un cadre mondial à l'horizon 2050. Pour la protection des écosystèmes et des espèces, ces négociations sont aussi importantes que celles qui, pour le climat, avaient conduit à l'accord de Paris en 2015. Secrétaire exécutive de la Plateforme intergouvernementale sur la biodiversité et les services éco-systémiques (IPBES), qui est à la biodiversité ce que le Giec est au climat, la Française Anne Larigauderie éclaire les enjeux de cette année charnière.

En quoi 2020 est-elle importante pour la biodiversité ?

C'est tout simplement la super année de la biodiversité. Lors de la COP15, les gouvernements vont négocier un nouveau cadre mondial avec des objectifs à atteindre en 2030 puis en 2050. Il faudra un accord ambitieux. C'est possible : il est facile d'agir pour préserver la diversité des espèces et des écosystèmes.

Que peut-on faire ?

La dimension locale est très importante. Quand on agit, on peut avoir une influence assez rapide. Si, demain, on arrête les pesticides, si on utilise moins d'engrais, si on diminue la destruction des milieux naturels, la nature reprend ses droits. C'est très encourageant. Ce n'est pas comme le climat où, pour que la réduction des émissions de CO2 ait un impact significatif, il faut une action mondiale.

La COP15 sera également l'occasion de faire le bilan des objectifs fixés en 2010...

La COP va conclure à un échec. Comme pour le climat, cette décennie a été gâchée. Sur les 20 objectifs fixés en 2010, seuls quatre ont progressé, parmi lesquels le pourcentage mondial d'aires terrestres et marines protégées. Cela s'explique par la difficulté à fixer des objectifs chiffrés et datés sur la plupart des sujets. La COP15 devra être plus précise.

Quels sont les facteurs à l'origine de l'effondrement de la biodiversité ?

Il y en a cinq : le mode d'utilisation des terres, la surexploitation des ressources naturelles, le changement climatique, la pollution et les espèces exotiques envahissantes. Le premier et le plus significatif est la destruction des écosystèmes naturels pour les transformer en parkings, ronds-points, centres commerciaux... Peu à peu, les villes se touchent. Il n'y a plus de place pour la nature. Pour la mer, le premier facteur de perte est la surexploitation des ressources naturelles. On a des pêcheries qui exploitent les stocks de poissons jusqu'à épuiser leur capacité de remplacement. On constate la même chose au niveau terrestre avec la déforestation. Quant au changement climatique, il a un impact négatif sur les espèces : les poissons ont perdu entre 3 et 20 % de leur poids selon les régions. Pour la pollution, produits chimiques, pesticides et métaux lourds menacent la biodiversité. Il en est de même des espèces exotiques envahissantes, un sujet méconnu.

Quelles sont ces espèces ?

Ce sont des plantes ou des animaux qui vont être amenés, souvent par erreur, sur d'autres continents, où ils vont trouver des conditions – l'absence de prédateur naturel, par exemple – qui conduisent à leur prolifération, et qui finissent par éradiquer les plantes et les espèces locales. C'est le cas de la jacinthe d'eau, qui a envahi des rivières, empêchant la navigation, bloquant des usines de retraitement et entraînant la mort des poissons. C'est un phénomène très grave avec d'importantes répercussions économiques.

Quelles sont les conséquences d'une perte de biodiversité ?

Il y a d'abord un impact négatif sur les contributions de la nature aux populations, car la biodiversité sous-tend un ensemble de contributions qui permettent notre vie sur Terre. Ainsi, la disparition des pollinisateurs conduit à une diminution des rendements, voire à la disparition de graines et de fruits. Dans certains endroits, on emploie des personnes qui, avec des pinceaux, mettent le pollen d'une fleur mâle sur une femelle pour la fertiliser ! Par ailleurs, la disparition de la microfaune a des conséquences sur les sols. Les écosystèmes permettent aussi de filtrer les métaux lourds pour avoir de l'eau potable issue de nos rivières. Enfin, la disparition de la diversité du vivant a des effets sur le changement climatique : en absorbant le gaz carbonique, nos forêts sont d'excellents puits de carbone. La déforestation a des conséquences dramatiques.

Pourquoi oppose-t-on parfois biodiversité et climat ?

Prenons l'exemple des biocarburants : d'un côté, ils permettent de diminuer les émissions

issues des énergies fossiles, qu'ils remplacent, mais de l'autre, leur production suppose la conversion d'espaces naturels. Il faut donc veiller à ce que les biocarburants ne soient utilisés aux dépens ni de la conservation de la biodiversité ni de la sécurité alimentaire. Car, avec l'augmentation de la population, il va falloir plus de terrains pour nourrir le monde. Biodiversité, sécurité alimentaire et mitigation du changement climatique doivent être considérées ensemble. Des mesures séparées conduiraient à des effets antagonistes.

Pourtant, il n'y a pas de négociation internationale commune...

C'est l'un des grands enjeux à l'avenir. Pour la première fois en 2020, l'IPBES et le Giec vont travailler sur les synergies et les antagonismes entre biodiversité et changement climatique. Nous publierons un rapport commun avant la COP15, qui sera également utilisé lors de la COP26 en décembre en Écosse. Une COP climat qui va parler biodiversité, c'est une première !

Peut-on inverser le cours des choses ?

Il y a urgence à agir. Pendant trop longtemps, la biodiversité a été cantonnée à une liste un peu fataliste d'espèces disparues, avec des jolies photos d'animaux et de plantes qu'on ne verra plus. C'est une composante importante, mais il faut vraiment insister sur ce que l'on peut faire. Si on agit différemment, on peut encore empêcher que la même chose se produise pour les autres espèces. Les chercheurs du Giec le disent, il nous reste une décennie pour avoir l'espoir de changer le cours des choses.